

Festival

Tunis danse, sur scène et dans la rue

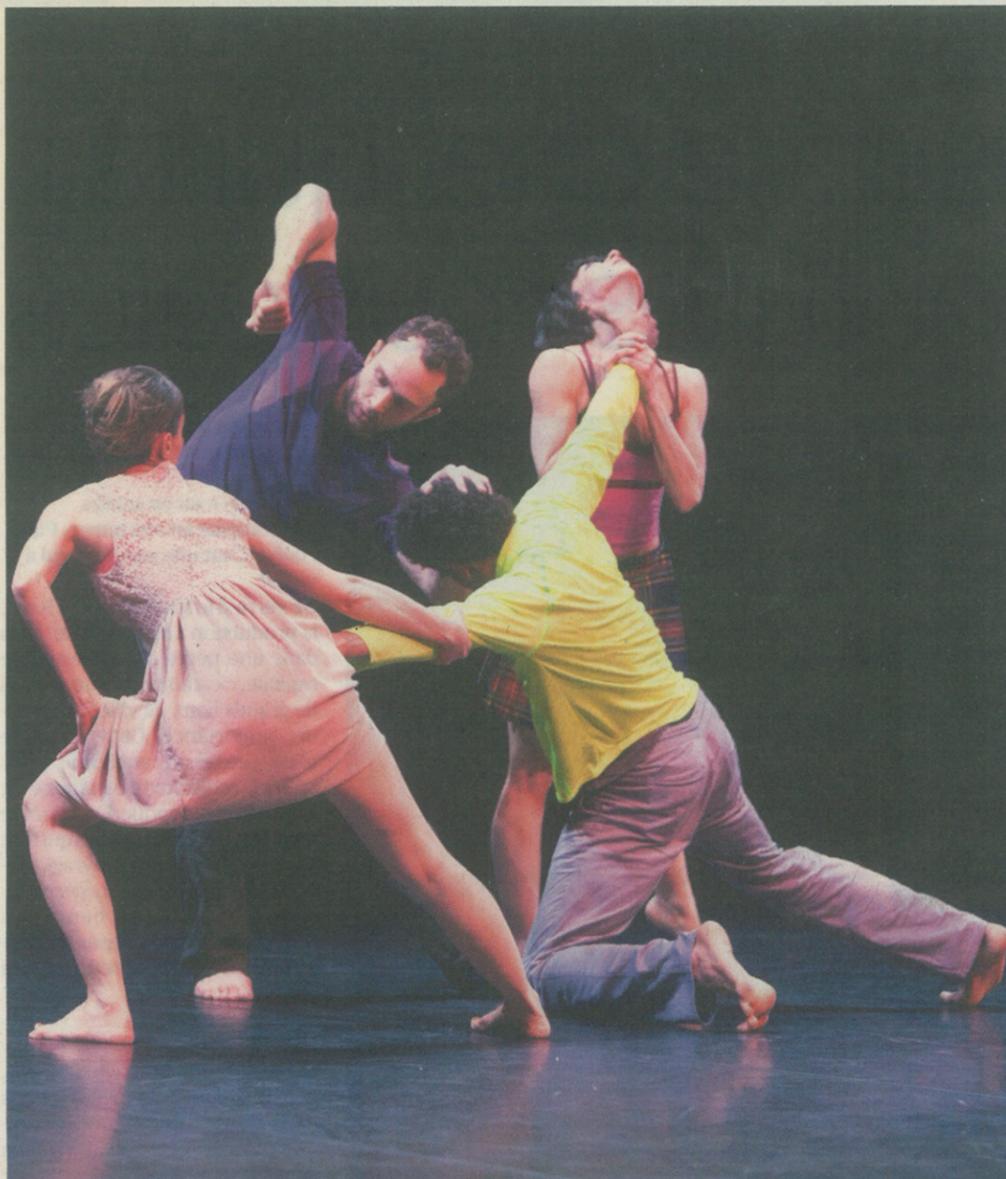
Le Suisse Gilles Jobin était aux Rencontres chorégraphiques de Carthage. Un pas de danse dans le sillage de la révolution

Lionel Chiuch Tunis

Elle tempête. S'emporte. Noie son collaborateur sous des tonnes de réprimandes. Puis, dans un même élan, étreint chaleureusement Salvador Garcia, le directeur de Bonlieu Scène nationale Annecy.

Elle est comme ça, Syhem Belkhodja. La caresse et le feu. C'est ainsi que la directrice des Rencontres Chorégraphiques de Carthage, elle-même danseuse et chorégraphe, mène sa barque contre vents et obscurantisme. Depuis 2002, elle porte à bout de bras l'une des principales manifestations culturelles de Tunisie. Parvenant même, au soir de la révolution, à déplacer les foules en dépit du couvre-feu.

Du caractère, il en faut dans un pays où le budget annuel pour la danse s'élève à... 35 000 euros! Le théâtre s'en sort mieux, grâce aux 700 000 euros qui lui sont alloués. Reste que les infrastructures ne suivent pas. Sans parler des innombrables tracasseries administratives auxquelles sont confrontés ceux qui veulent tourner à l'étranger. «On a de gros problèmes, notamment à cause des papiers et des assurances», commente, désabusée, la jeune chorégraphe Oumaima Manai.



A Tunis, Gilles Jobin a présenté «Spider Galaxies» (ci-dessus). Pendant que la rue manifeste (en h.), Ness El Fen (en b.) accueille les jeunes artistes. GREGORY BÂTARDON/LIONEL CHIUCH



«La force, c'est le partage»

C'est dans ce contexte, et grâce au partenariat entre les Rencontres Chorégraphiques et le festival extra-12 Annecy, que la compagnie Gilles Jobin est venue présenter *Spider Galaxies* à Tunis. Un beau spectacle sous tension, créé à Annecy en 2011, qui se décline en arabesques sensuelles et croisements des corps. Le corps, c'est bien de cela dont il est question. Celui «du délit», comme le rappelle Salvador Garcia. Même si,

dans cette culture essentiellement basée sur l'oralité, la danse est parfois passée entre les mailles de la censure.

La veille, on a vu de quelle manière Seifeddine Manai fait usage de ces corps pour rendre compte de la révolution. Sur le plateau de Ness El Fen, une petite salle en périphérie de la capitale, ses quatre danseurs - dont l'étonnant Hamdi Dridi - rivalisent d'agilité pour dire les antagonismes et les

réconciliations. Spectacle intense et très physique, *And so & alors* semble faire écho aux manifestations tunisiennes de ce 1er mai. Plus tard, le même Seifeddine Manai racontera comment il a monté ce projet, «sans pouvoir payer les danseurs». «L'argent est venu très tard, explique-t-il. Mais pour nous, la force, ce n'est pas l'argent: c'est le partage. Notre spectacle parle de la révolution et j'ai choisi des gens qui l'ont vécu. Des

gens qui étaient dans la rue, qui ont été tabassés».

Pas de mission publique

Dès le lendemain, la critique de *La presse de Tunisie* évoque «un événement qui peut désorienter les boussoles et chavirer les navires». Sous la métaphore, le désir partagé d'explorer de nouveaux territoires, en dépit des menaces et des difficultés. Ces dernières, le metteur en scène tunisien Lotfi

Achour les connaît bien. Impossible, pour cet habitué d'Avignon, de faire tourner *Hobb Story* en Tunisie. Ce n'est pas tant le sujet - «Sex in the arab city» indique le sous-titre - que le manque de moyens qui pose problème. «Le théâtre national n'a aucune mission publique, relève-t-il. Entre 2009 et 2011, il a monté deux productions et programmé sept représentations. C'est pourtant le seul équipement qui a une adm-

nistration, des locaux de répétition et une salle de représentation. Mais il est loué à n'importe qui. Est-ce qu'on peut louer une école? Un hôpital? Non.»

Le printemps a pourtant bien eu lieu en Tunisie. Mais l'éclosion artistique souffre d'un climat toujours aride. Ce que la chorégraphe Malek Sebei, dans une intervention vibrante de colère contenue, résume ainsi: «La révolution a été confisquée».